

— Crache. — Tu sais bien que je ne chi- que jamais. — Ce n'est pas cela, aboule. — Voilà.

— Fourre ton képi dans ta poche.

— Ah ça ! tu commences par m'embê- ter, grogne-t-il. Il fait froid, je vais attrap- per un rhume de cerveau.

— Froid ou non, décoiffe-toi ; si le rhume de cerveau t'empoigne, c'est que tu as encore assez de cerveau pour cela.

— Tout en bougonnant il m'obéit.

— Maintenant, je marche le premier ; j'ai ton tabac que je viens de ramasser. J'entre à la cambuse ; toi, attends que je sois dedans, puis viens me réclamer ton paquet. Je refuserai de te le rendre ; tu me traiteras de voleur. Je me rebifferai. Comme compensation tu râfleras les pains et tu fileras. Je me charge, moi, d'empê- cher qu'on te pige.

— Pourquoi me forcer à travailler nu- tête ?

— Gros malin, c'est pour qu'on ne puisse lire le numéro de ton bataillon.

— Mais toi ?

— Moi, je ne te connais pas, et je n'ai rien à cacher ; on me remerciera encore.

— A ton aise.

— Là-dessus, je me dirige vers la bara- que ; je m'introduis d'un air délibéré.

— Salut, mon ancien, que je dis, com- ment va ?

— Pas mieux depuis que tu es là, qu'il me répond brutalement.

— Est-ce à vous ce paquet de tabac que je viens de trouver devant votre porte ?

— Il se fouille.

— Non, du moins je ne le crois pas ; montre un peu voir.

— A ce moment, Marbach arrive comme un furieux.

— As-tu envie de me rendre mon pa- quet de tabac que tu viens de ramasser ?

— Ton paquet de tabac ? Je ne sais ce que tu veux dire, que je fais en cli- gnant de l'œil au vieux.

— Voilà Marbach qui se fâche, qui me traite de carottier. Tout à coup, il se met à crier :

— Ah ! c'est ainsi, tu ne veux pas me rendre mon tabac, à moi le bricheton ; il attrape les pains et détaille.

— Holà ! au voleur ! crie le vieux comme un possédé. Sous prétexte de prendre Marbach au collet, j'empêche l'autre de l'approcher.

— Marbach file à fond de train, nous lui appuyons la chasse à toute jambe.

— Le vieux arpentait le terrain comme un vrai cerf. Je me dis : pas de bêtises, faut laisser à Marbach le temps de s'é- clipser. Je devance le vieux, et me laisse tomber à plat ventre sur son passage. Il butte contre moi, s'étale de tout son long, se casse la margoulette et demcure à moi- tié assommé.

— Au bout d'une minute, il se relève on geignant ; je geins plus fort que lui. Il a le nez en sang, un œil poché ; je fais sem-

blant de boiter. Il coupe dans le pont et me reconduit à son logis en me tenant sous les bras.

— Ce que je boitais ! Il n'y voit que du feu ; je me plains de plus belle ; il m'offre un petit verre ; pendant qu'il va chercher la bouteille, je trouve moyen d'escamoter un cervelas acheté pour être mangé avec les pains, ce qui arrivera maintenant ici.

— Nous nous quittons les meilleurs amis du monde. Ici finit l'histoire. Pas vrai, Marbach ?

— Exact de point en point.

Doutre se tut ; chacun félicitait les auteurs de ce beau coup de main.

— Bien combiné, crânement enlevé ! murmurait-on dans la hutte.

— Te voilà réhabilité, mon vieux, dit Mar- tige. La Garonne peut être fière de toi ; tu as rudement fait le poil aux gardes na- tionaux. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas demandé de la brioche, je te crois de force à en trouver au besoin.

— Qui sait ? gasconnaient Doutre ravi de son succès.

— La popotte est cuite, dressez la table, ordonna Pradel le cuisinier, qui, tout en écoutant l'histoire, avait minutieusement soigné le fricot. Je vous reponds que vous allez vous lécher les doigts jusqu'aux coudes.

— En hâte, on tira de sous le lit de camp une large planche et deux tréteaux. La table se trouva mise en un clin d'œil, la gamelle et les quarts de fer-blanc, bril- lants de propreté, furent rangés en ba- taille, flanqués de cuillères et de fourchet- tes. Au milieu, les pains croustillants et le saucisson ; sur les ailes, les bouteilles de vin et d'eau-de-vie. Tout cela avait un aspect réjouissant.

Aussi bien, une joie sans mélange était peinte sur toutes ces honnêtes et martia- les physionomies.

— Coquins de bon sens ! répétait Romé- gous, on se croirait à la noce. A une crâ- ne, même !

— A la soupe ! clama Pradel ; passez vos gamelles, au numéro un.

— Ouvrez le feu ? commanda le capo- ral qui déjà tendait sa gamelle avec impa- tience.

Au moment où déjà le cuisinier allon- geait le bras pour distribuer le potage, un strident appel de clairon retentit.

— Malédiction !... s'exclama-t-on à la ronde d'un ton navré, que veut dire cela ?

Et tous l'oreille tendue, l'œil au large ouvert, attendirent palpitants, muets, une seconde sonnerie qui allait faire connai- tre de quoi il retournait.

L'attente ne fut pas de longue durée ; la marche du bataillon résonna ; en mê- me temps, un sous-officier criait en pas- sant devant chaque gourbi : "Alerte ! sac au dos. Voilà les Prussiens !"

— Ah ! misère ! gromelaient nos vitri- ers en se dépêchant de faire disparaître table, bouteilles et victuailles sous les planches du lit de camp.

— Cochons ces Prussiens ! bougonnaient les fortes têtes de l'escouade, ne pou- vaient-ils attendre pour ouvrir le bal qu'on ait fini de dîner ?

Et cependant, on s'équipait à toute vi- tesse. Un par un, nos chasseurs sortaient de leurs gourbis, et se rendaient au pas gymnastique sur le front de bandière du camp, où déjà se promenaient les officiers le manteau roulé en sautoir, le revolver à la ceinture.

A notre 9<sup>e</sup> escouade, on fermait soi- gneusement l'huis au moyen d'une chaî- nette et d'un cadenas.

— Pourvu qu'on ne choppe pas la bous- tifaile ! dit le caporal.

A cette réflexion, un sentiment d'an- goisse se peignit sur tous les visages.

— Cochons de Prussiens ! fit-on encore avec énergie.

Le bataillon se formait en ligne. Dans le lointain, vers Villemombe et Bondy, déjà l'on déchirait la toile.

— Par le flanc droit, marche ! comman- da-t-on ; et la colonne, prenant le pas accéléré, défila dans la direction des villa- ges où l'action semblait être engagée.

— J'ai l'estomac dans les talons, grom- melait Doutre.

— Prends garde de marcher dessus, fit Martige.

— Dire que j'ai cuisiné tant de bonnes choses, et que peut-être je n'en aurai pas ma part, marmottait Pradel.

Un quart d'heure après nos lurons se battaient comme des lions aux plus chaud de la mêlée.

### III

Celle des autres sera plus grosse, mon garçon...

— Gare la marmite ! cria-t-on tout à coup. Un obus passait en sifflant ; il tomba sans éclater dans une terre labourée.

— Encore un dans la mélasse.

— Appuyez à gauche, ordonna le capi- taine.

— A gauche, à gauche ! braillèrent à l'envi officiers et sous-officiers.

Cà et là, quelques tirailleurs ennemis apparaissaient, se glissant derrière les arbres, sur la lisière de la forêt de Bon- dy ; la fusillade pétillait sur toute la li- gue.

— En avant ! en avant ! sonna le clai- ron.

— En avant ! en avant ! hurlèrent mille voix.

Et d'un bond nos vitriers se trouvèrent au bord du bois où ils pénétrèrent à la suite des Prussiens qui reculaient.

Sous le couvert, les balles sifflaient, crépitaient, détachant çà et là des ra- meaux et des plaques d'écorces.

Quelques cadavres gisaient dans une clairière.

Subitement, l'ennemi disparut et les clairons des chasseurs sonnèrent : Halte-